

LA MORT : UN ART DE VIVRE

Ce qui nous distingue de l'animalité de l'animal c'est notre culture qui nous fait entrer dans l'humanité. Nous avons des écoles, des musées, des bibliothèques qui transmettent la mémoire de notre passé et nous situent dans le temps. Les morts nous accompagnent au présent, pour autant que nous voulons bien nous en souvenir. Cela concerne les morts anonymes et innombrables (monuments aux morts) comme les morts célèbres et ceux qui nous touchent de près. La vie continue, la souffrance morale s'atténue progressivement, on se dit « comme c'est bien qu'il ait vécu...on transforme l'horreur en douceur, la révolte en acceptation.

Il faut accepter que le mort ne soit plus et continuer de l'aimer dans le souvenir de sa vie plutôt que dans le refus de sa mort. « Doux est le souvenir de l'ami disparu » dit Epicure. Se souvenir du passé c'est s'en souvenir en tant que passé, le mettre à distance. Etre fidèle à nos morts ce n'est pas vénérer leur corps, c'est continuer d'aimer les vivants qu'ils furent et qu'éternellement ils demeurent.

A la question « qu'est-ce que la mort ? deux attitudes philosophiques différentes : la mort c'est le néant, la mort c'est une autre vie. Dans les deux cas on nie la mort puisque si elle est néant, elle n'est rien, si c'est une autre vie, la vie ne vaut rien et entre les deux : doute, incertitude ? Y penser toujours, ce serait y penser trop, mais n'y penser jamais, ce serait renoncer à penser. Si nous ne mourrions pas, la vie serait-elle à ce point rare et précieuse ? Il faut donc penser la mort pour mieux aimer la vie. Au lieu de l'extérioriser on peut l'intérioriser et en faire un élément constitutif de la vie (naissance, enfance, jeunesse, maturité, vieillesse, mort). La mort est constitutive de la vie : en tant que fermeture de l'existence elle est principe d'ouverture : il n'y a d'avenir que fini. Si la mort est délivrance, le mépris de la mort est liberté. Pour Cicéron « Si le comble du malheur c'est de ne plus être lorsqu'on a été c'est dire que ceux qui ne sont pas encore nés sont d'ores et déjà malheureux. On ne peut être malheureux de ne plus être après avoir été. Quel plaisir peut-on prendre à la vie quand on pense jour et nuit que la mort peut surgir à tout instant. Le premier bonheur pour l'homme c'est de ne pas naître et le second celui de mourir ». « Nous devrions nous lamenter à l'occasion de la naissance d'un enfant à la pensée de tous les maux de l'existence et quand la mort aura mis un terme à nos lourdes épreuves, nous faire accompagner joyeusement par tous nos amis » Euripide. Tiré du « Grand livre de la mort à l'usage des vivants » .

2

On pourrait analyser le thème de la mort au niveau sociologique (le Rwanda en Afrique) historique (histoire des mentalités) artistique (le baroque) psychologique (Freud) biologique (arrêt des fonctions vitales) religieux (différentes conceptions de l'au-delà) philosophique (le sens de la vie) entre autres. On pourrait aussi procéder par couple d'opposition : finitude/immortalité, souffrance/bonheur, corps/esprit, animalité/humanité, sensibilité/rationalité, connu/inconnu, nature/culture, quiétude/inquiétude, angoisse/sagesse, changement/stabilité. Il faut cependant progressivement dégager un sens et une définition de la mort : elle est insensée, indéterminable, unique, inexprimable, irrationnelle, universelle, impensable, impalpable, indicible, incomparable... alors « si la mort à partir de la vie est proprement impensable, c'est peut-être qu'en général elle n'est pas faite pour qu'on y pense ? Mais comme on ne peut pas ne penser à rien, le mieux est sans doute de penser à autre chose » Jankélévitch, p : 43. « Faute de penser la mort, il ne nous reste, semble-t-il que deux solutions : ou bien penser sur la mort, autour de la mort, à propos de la mort, ou bien penser à autre chose qu'à la mort et par exemple à la vie » (p 41). (Référence à la mort de « je » du « tu » et du « il »).

- Au niveau PREHISTORIQUE : on considère que le respect du cadavre, donc du mort et peut-être d'un au-delà marquent la naissance de l'humanité et de l'humanisation. Il est le seul à enterrer ses morts (voir aussi Antigone dans la tragédie). La conscience de la mort donne à l'existence son intensité et sa créativité : il y a semble-t-il une communication avec un autre monde comme le montre les peintures rupestres mais quel est leur sens ? La pensée et la conscience de la mort sont des phénomènes culturels avec ses rituels pour supporter le destin. Il y a passage de la nature à la culture : si la mort est naturelle on meurt culturellement.

- Au niveau SOCIOLOGIQUE : Au Rwanda l'important est la façon dont on meurt et dont on prépare sa mort en relation avec les esprits Zimu. L'essentiel c'est l'éternité et non pas le passage sur la terre. Il s'agit de mourir, pour les chefs, notamment, en pleine possession de leurs moyens afin de les conserver pour l'éternité. La colonisation croyant bien faire apporte les vaccinations, les médicaments pour

prolonger la vie des rwandais mais que signifie pour eux la vieillesse ? C'est la tradition qui instaure des rites concernant le corps oint du défunt, replié en position de fœtus, sur une natte accompagné de ses objets familiers et de provisions... Il faut qu'il s'en aille en paix et que son esprit revienne pacifique et bénéfique. On boit en pensant à lui, on brûle sa maison en signe de purification car il faut éviter l'impureté et la souillure en libérant ainsi le groupe de ses angoisses. Pour Ziegler, contrairement à l'Afrique, notre société frappe d'interdit, de tabou, de silence toute discussion sur la mort en ne fournissant aucun moyen pour combattre l'angoisse qu'elle génère. Elle frappe la mort d'un tabou, pathologise la vieillesse, néantifie la mort. Ma conscience ne fera jamais l'expérience de sa mort mais elle vivra sa vie avec une figure empirique de la mort donnée par la société « Rien ne détermine plus profondément une civilisation que la place qu'elle fait à ses morts.

-Au niveau HISTORIQUE, Ph.Ariès par exemple, a montré l'évolution des attitudes de l'homme devant la mort dans les sociétés chrétiennes occidentales. Dans les pays industrialisés la mort devient progressivement un sujet tabou, le deuil est occulté, on ne le porte plus les visites au cimetière se font rares (sauf durant la Toussaint) les abstinences ont pratiquement disparues, on ne meurt plus à la maison, dans la famille mais à l'hôpital « il est d'abord devenu un centre médical où on guérit et où on lutte contre la mort... on commence aussi à considérer un certain type d'hôpital comme le lieu privilégié de la mort. On est mort à l'hôpital parce que les médecins n'ont pas réussi à guérir. On vient ou on viendra à l'hôpital non plus pour guérir mais précisément pour mourir. De même on a peur de la maladie car elle fait penser à la mort. On peut aussi étudier l'architecture des villages, l'emplacement de l'école, de la mairie, de l'église, du café et le cimetière de plus en plus éloigné aujourd'hui du centre urbain car on en a peur, la mort n'est plus naturelle ni familière.

-Au niveau ARTISTIQUE : les croyances, les perceptions de la mort ont engendré selon les époques (Moyen-âge, baroque, romantique) des formes de perception multiples au niveau de la littérature, de la musique, de la peinture de la sculpture... et des expressions en conséquence parfois théâtrales, exubérantes ou apaisantes.

4

-Au niveau PHILOSOPHIQUE : Pour D.Le Guay la mort est une communauté de destin qui nous relie et qui donne naissance à la religion, aux croyances, aux rites, à la culture, à la politique. La perception de la finalité de l'existence peut être perçue comme souffrance, libération, extase. J'expérimente mes limites et ma quiétude est remise en cause. Il y a donc une pédagogie de la mort mais nous n'avons plus les mots, ni les gestes ni les attitudes. Il s'agit de bien penser la mort pour bien mourir car elle m'impose la conscience de ma finitude dans mon existence et me singularise aussi. Le sujet « je » est mais ne supporte pas l'idée de n'être plus ni de ne pouvoir penser la mort sinon de l'imaginer. Faut-il alors l'occulter, y penser sans cesse ? Je suis une essence, ma nature est d'exister mais mon existence est le prolongement de mon essence comme être libre et raisonnable. Si l'EXISTENCE est ce qui s'ajoute à mon essence alors lorsqu'il n'y a plus d'existence reste-t-il encore l'ESSENCE ? Dans quelle durée vivons-nous ? Pour Pascal le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. (Les pensées). Pour L.Ferry : pour vivre bien et vivre libre il faut se débarrasser de la PEUR de la mort et de ses manifestations. Philosopher c'est apprendre à vivre sans peur. Mais sans cesse nous vivons dans la nostalgie des moments heureux dans le passé ou dans l'illusion de l'avenir et nous ratons la seule dimension réelle de la vie, le PRESENT. En occultant la mort, la société désapprend à vivre. La philosophie nous sauvera non de la mort mais de ses angoisses par la raison : la religion est une doctrine du salut par la foi dans un Autre, la philosophie est une doctrine du salut par soi-même. La mort est insaisissable à un triple niveau : le vécu, le perçu, l'imaginé. Elle est la fin de tout projet nous ne pouvons donc l'inclure comme projet. Mais elle ne peut effacer le fait qu'on a vécu et pour n'être plus il faut avoir été. La mort c'est la dissolution de l'être, de son unité et de son identité. La naissance c'est le passage du non-être à l'être, la mort, de l'être au non-être. Si la mort était la présence absente, le mort est désormais l'absence présente.

- Dans une hypothèse dualiste et spiritualiste, pour PLATON la mort n'est pas un anéantissement de l'être mais prolongement (vers où ?) Il faut que la pensée s'élève du concret à l'abstrait pour comprendre mais il faut bien penser à partir de ce qui est, le concret ! Si les choses disparaissent, les idées de ces choses restent. Le philosophe doit mourir au monde sensible, à sa condition de mortel corporel, à sa finitude, pour vivre dans le monde des idées immortelles. Au moment de mourir Socrate se demande si c'est un bien ou un mal ? « De deux choses l'une : ou bien celui qui est mort est réduit au néant et n'a plus aucune conscience de rien, ou bien... la mort est un changement, une transmigration de l'âme du lieu où nous sommes dans un autre lieu. Si la mort est l'extinction de tout sentiment et ressemble à l'un de ces sommeils où l'on ne voit rien, même en songe, c'est un merveilleux gain que de mourir... puisque toute la suite des temps ne paraît plus ainsi qu'une seule nuit. D'un autre côté, si la mort est comme un passage d'ici-bas dans un autre lieu, et s'il est vrai, comme on le dit que tous les morts y sont réunis, peut-on..imaginer un plus grand bien ? Mon plus grand plaisir serait de passer mes jours à examiner et à questionner ceux de là-bas, comme je faisais avec ceux d'ici... il n'y a pas de mal possible pour l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort et les dieux ne sont pas indifférents à son sort ». (Apologie de Socrate). Donc le but du philosophe c'est de se détacher de son corps autant que possible car les distractions gênent l'âme dans la poursuite de la vérité. Le corps et sa sensibilité sont un obstacle pour saisir les essences des choses. Le philosophe aurait donc tort de craindre la mort alors qu'il s'est préparé toute sa vie à s'abstraire de son corps, donc de s'exercer à mourir. La mort n'est pas l'anéantissement de l'être.

Si toute chose naît de son contraire (le beau du laid, le sommeil de la veille, le jour de la nuit..) la vie naît de la mort et la mort de la vie. La vie nous la voyons tous les jours mais nous ne voyons pas l'autre aspect qui doit naturellement exister. Cette preuve par le contraire est confirmée par la théorie de la REMINISCENCE : apprendre c'est se souvenir, les sens sont incapables de nous fournir ces notions, il faut donc que nos âmes les aient apportées toutes faites d'une existence antérieure. C'est donc l'âme qui doit commander le corps et non l'inverse. Trop attachée au corps elle sera tirée vers le monde SENSIBLE. Nourrie au contraire dans le détachement du corps elle

10
n'a rien à craindre de la mort « par conséquent, lorsque tu verras un homme se fâcher parce qu'il va mourir, tu as là une forte preuve qu'il n'aimait pas la sagesse mais le corps et qu'il aimait l'argent et les honneurs... l'âme du philosophe MEPRISE profondément le corps, le fuit et cherche à s'isoler en elle-même... Le corps nous cause mille difficultés par la nécessité où nous sommes de le nourrir, qu'avec cela des maladies surviennent, nous voilà entravés dans notre chasse au réel. Il nous remplit d'amour, de désirs, de craintes, de chimères de toutes sortes, d'innombrables sottises, si bien qu'il nous ôte vraiment toute possibilité de penser » (Phédon). « On est mort quand le corps, séparé de l'âme reste seul, à part avec lui-même et quand l'âme séparée du corps reste seule, à part avec elle-même ». Il faut donc se préparer sans cesse à mourir puisque la vraie vie commence à la mort, la vie est une préparation qui passe par un comportement vertueux et donc une conduite individuelle orientée vers le bien et le juste.

7

EPICURE : Dans une hypothèse matérialiste, si la vie est mortelle il n'y a pas de vie immortelle. Ce qui donne un sens à la vie c'est qu'elle soit finie. Le sens de la vie ce n'est pas ce qui reste quand on est mort mais l'activité que l'on a menée, activité comme fin, comme praxis. Il faut faire face à la mort en luttant contre la non connaissance qui nous empêche d'être heureux. Débarrassés de l'angoisse de la mort par sa connaissance nous sommes alors plus disponibles pour jouir de la vie. La mort nous fait peur et nous la craignons parce que nous ne savons pas ce qu'elle est et que nous cherchons l'éternité, l'immortalité. Nous avons peur de ne plus être. Epicure développe alors une conception entièrement matérialiste de l'homme, de l'âme, de l'univers et des dieux. Tout ce qui existe est formé d'ATOMES insécables et éternels, le VIDE permettant le mouvement. Nous ne sommes pas soumis à un ordre immuable qui nous assujettit et nous conservons notre liberté et notre INDEPENDANCE. Il ne faut pas craindre la crainte.

La mort c'est le NEANT de toute sensation, donc de douleur, elle ne peut être objet d'expérience. Elle ne peut être appréciée comme un bien ou comme un mal car elle n'est ni une connaissance, ni une sensation, elle est anesthésie totale. Si le corps se dissout après la mort il n'y a ni immortalité, ni jugement dernier, ni rien à craindre : il faut NEANTISER la mort pour VALORISER la vie : ne pas souffrir pour rien ! La mort c'est l'impensable, le non-être, la non-vie. Elle ne nous regarde pas, elle est absente aussi longtemps que nous sommes. On n'est jamais en train de mourir. C'est l'amour de la vie mais avec trop d'attachement qui crée l'angoisse de la mort. Nous voudrions toujours vivre encore. Le désir d'IMMORTALITE naît chez l'insensé de ce qu'il ne sait pas être content, c'est l'éternel insatisfait qui est ce qu'il n'est pas. Le BONHEUR se définit d'une façon négative par l'absence de TROUBLE (absence de douleur pour le corps, absence d'inquiétude pour l'esprit) et par la TEMPERANCE. Débarrassé des faux espoirs quant à la mort, nous prenons l'exacte mesure du temps à vivre : en l'acceptant comme telle sans chercher à y échapper elle nous oblige à vivre plus intensément. Bien mourir c'est mourir sans crainte, bien vivre c'est vivre sans crainte.

8
On peut résumer la conception matérialiste d'EPICURE dans le TETRAPHARMAKOS :

- Il n'y a rien à craindre des DIEUX (ils n'interviennent pas dans les affaires des hommes mais ils nous renvoient l'image de la béatitude).
- Il n'y a rien à craindre de la MORT (consistant dans la suppression de la sensibilité, on ne peut la craindre puisqu'elle est sans objet).
- On peut supporter la DOULEUR (si elle est trop forte nous mourrons, sinon il faut la relativiser, l'accepter et la dominer).
- On peut atteindre le BONHEUR (il faut jouir au maximum de l'instant présent mais il faut être prudent et savoir de quoi nous avons besoin pour ne plus avoir de besoins et être heureux : l'aponie pour le corps, l'ataraxie pour l'esprit . Le bonheur c'est lorsqu'il ne nous manque rien, il est dans l'équilibre et dans un juste milieu (ni trop ni trop peu) entre les avantages et les inconvénients procurés.

« Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation : or la mort est privation de toute sensibilité. Par conséquent, la connaissance de cette vérité que la mort n'est rien pour nous, nous rend capable de jouir de cette vie mortelle, non pas en y ajoutant la perspective d'une durée infinie, mais en nous enlevant le désir de l'immortalité... Ainsi celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus ». Lettre à Ménécée. in Lettres. Nathan. 1984. Jean Salem.p :77.

Pour LUCRECE commentant Epicure :

- « Si la vie a été bonne, pourquoi ne pas partir heureux ? »
- « Pourquoi vouloir l'allonger sans cesse si on n'est pas capable de l'apprécier ? ».
- On n'a pas été angoissé avant de naître, pourquoi l'être après la mort ? ».
- « Il ne faut pas gaspiller son temps » (brièveté de la vie).